

Source	<i>Les Lettres romanes</i> n°3-4, t. 53
Date	1999
Signé par	Emmanuelle RASSART-EECKHOUT

Ce volume rassemble les dix communications présentées lors de la première rencontre consacrée aux grands rhétoriciens en territoire français. Comme Michel Zink le souligne dans la préface, il n'y a rien de surprenant à ce que l'initiative en revienne au centre Verdun-Léon Saulnier : « Que la Renaissance les [= les rhétoriciens] avoue pour siens est ainsi un modeste triomphe pour nous, les médiévistes ». La préface et la conclusion de Francis Goyet retracent brièvement les étapes de la réhabilitation de ces écrivains, depuis Henry Guy jusqu'à François Cornilliat, en passant par Paul Zumthor et Claude Thiry. [...]

Pierre-Yves Badel propose une étude du rondeau au début du XVI^e siècle, avec, à l'appui, des exemples surtout tirés de la production de Jean Marot, auteur d'au moins 98 de ces formes simples. Après avoir donné quelques précisions techniques, P.-Y. Badel montre que le rondeau existe rarement seul ; en général, il ponctue certains moments dans les textes dramatiques, la littérature épique et l'historiographie ; il vit également au sein de textes composés uniquement de rondeaux ; enfin, il est souvent conservé dans des recueils, généralement organisés autour d'un thème. Dans sa conclusion, P.-Y. Badel explique le déclin du rondeau à la Renaissance par ses côtés surfaits, trop techniques pour pouvoir exprimer ou provoquer des sentiments vrais.

Gérard Gros se penche lui aussi sur une forme en déclin à cette époque charnière : le *serventois*. Terme issu du domaine d'Oc, *serventois* désigne au Nord depuis le XIII^e siècle le poème d'un serviteur de la Vierge, ou la conversion religieuse d'un poème amoureux. Jean Molinet, avec son *Oraison a Nostre Dame*, renouvelle le discours marial en une « oraison mondaine », où la prière se glisse dans le moule de la courtoisie, [...]

Thierry Mantovani étudie l'abolition de la coupe féminine chez Gratiën du Pont, auteur d'un *Art et science de rhétorique metriffiee* paru à Toulouse en 1539. Cet obscur auteur mène un combat d'arrière-garde en plaidant avec virulence pour le maintien de la coupe féminine, bien après les recommandations de Marot. [...]

Jacqueline Cerquiglini relit « de manière opératoire » le fameux extrait des *Droits nouveaux* de Guillaume Coquillard où la critique a puisé le composé *grans rethoriciens*. Dans le célèbre texte, les rhétoriciens sont *garnis de langues esclatantes*. Pour elle, cette formule, loin d'être purement rhétorique, recouvre bel et bien une esthétique de l'éclat propre aux grands rhétoriciens, particulièrement perceptible dans l'écriture de Molinet et Lemaire de Belges. Sur le plan sonore tout d'abord, on connaît l'importance qu'ils accordent au coup d'éclat, à la musique des mots ; leur désir de renom, de clarté peut être rattaché à l'acception lumineuse d'éclat ; enfin, leur esthétique prône l'*éclatement* des sens et des sons, fracture d'où jaillit l'union, comme par exemple dans la rime équivoque.

Avec Julien Gœury, nous sommes conduits au début du XVIII^e siècle, lorsque Jean de La Ceppède propose deux recueils de sonnets parus en 1613 et en 1622, les *Théorèmes sur le sacré mystère de nostre rédemption*. L'auteur de ce texte désire retrouver un discours propre à une poésie chrétienne, dégagé du masque trompeur appliqué par la poétique ou la rhétorique seconde... [...]

Jean Devaux part d'un constat chez Molinet, à savoir le contraste entre un intérêt certain pour les faits d'arme dans les *Chroniques* et une aspiration au pacifisme bien présente dans le reste de l'œuvre. En étudiant d'un point de vue rhétorique le discours pacifiste de Molinet, J. Devaux retrouve l'emploi des mêmes moyens avec les mêmes effets dans les *Chroniques* et dans les *Faictz et dictz* (p. ex. même accumulation verbale pour décrire les horreurs de la guerre, comparaisons et métaphores identiques, etc.). Les développements poétiques dans les *Chroniques* ne sont donc pas dus à l'égarement du poète, mais tiennent à une volonté délibérée de dépasser le simple récit des faits au profit d'une « participation affective à l'événement ». [...]

David Cowling précise les rapports qui ont uni Jean Lemaire de Belges à Robert Gaguin. La tradition en fait des amis, alors que Lemaire se montre explicitement critique envers son maître parisien à plusieurs endroits de son œuvre. Pourtant, l'influence stylistique est indéniable. Selon Cowling, elle joue tout autant sur la pensée de Lemaire, plus particulièrement dans son attitude critique envers l'éloquence, très vraisemblablement marquée par les opinions de Gaguin. Comme son maître, Lemaire croit à la « nécessité d'allier l'éloquence à la *veritas* et à la *sapientia* », sans quoi elle serait vide de toute raison d'être.

Daniel Ménager s'interroge sur les « valeurs esthétiques et philosophiques accordées à la prose et au vers » dans *Le Séjour d'Honneur* d'Octovien de Saint-Gelais. Le passage d'une forme à l'autre ne semble pas réglé systématiquement. Le récit seul paraît avoir une influence directe sur la forme : aux discours tentateurs conviennent mieux les rythmes versifiés, tandis que la prose s'accommode mieux avec les passages narratifs et philosophiques du pèlerinage. Est-ce à dire que Saint-Gelais délaisse les effets rhétoriques dans sa quête de raison ? D. Ménager expose les motifs qu'il a d'en douter.

Chez Pierre Gringore, Cynthia J. Brown découvre les débuts du marketing littéraire. Basochien, Gringore revendique un droit d'auteur avant la lettre, homme de théâtre, il a le sens de la mise en scène. Dans le compte rendu de l'entrée royale de Marie d'Angleterre à Paris en 1514, uniquement conservé sous forme d'un luxueux manuscrit offert à la reine, Gringore réalise une mise en scène codicologique et politique. À contre-courant des récits traditionnels d'entrée royale toujours au service de la propagande, il s'agit bel et bien dans ce texte de publicité personnelle. Gringore y donne une « version populaire » de l'entrée royale, dans laquelle les représentations théâtrales offertes à la reine, leurs acteurs et auteurs occupent le centre du récit. [...]

Enfin, Michael Randall ouvre la grande rhétorique à des questions métaphysiques dans une étude des usages respectifs de l'analogie avec la marguerite (à la fois fleur et perle au xv^e s.) chez Jean Lemaire de Belges (*La Couronne margaritique*, 1505) et Jean Molinet (*Le Chappellet des dames*, 1478). Chez ces deux rhétoriciens proches géographiquement et chronologiquement, les conceptions de l'analogie diffèrent. Molinet travaille la ressemblance de façon arbitraire, dans un souci purement rhétorique ; les analogies dépendent uniquement des besoins textuels. La conception de l'analogie est davantage ontologique chez Lemaire ; les vertus qu'il attribue à la perle sont en lien direct avec les propriétés répertoriées dans les lapidaires et les traités alchimiques.

Ce nouveau colloque éclaire les grands rhétoriciens sous divers jours : pas seulement passionnés de technique, ils ont abordé des questions morales, politiques, économiques et métaphysiques dans des œuvres rarement gratuites, d'abord pleines de sens.